Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 8

Artikel: La vache de M. Renaud : [suite]
Autor: Sabot, Léopold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190919

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trouve dans le sol ; ou, si vous l'aimez mieux, la moitié de l'amélioration des végétaux entre par les racines.

Action du verre sur le vin.

On a remarqué qu'un vin vieux, placé dans différentes bouteilles, s'améliorait dans les unes, tandis que, dans d'autres, il prenait un goût très analogue à celui du vin nouveau. Ce fait s'explique parfaitement par la nature du verre, influence si positive que Péligot n'hésite pas à lui attribuer toutes les modifications subies par le vin quand on le garde longtemps en bouteille.

La composition du verre pour bouteille est très variable. Les matières fusibles ordinaires (soude et potasse) sont fréquemment remplacées par d'autres moins chères (chaux, magnésie, oxyde de fer), sur lesquelles les acides du vin exercent une grande action. La substitution de la chaux pour une partie de soude et de potasse paraît être la cause principale de la mauvaise qualité des bouteilles, où le vin ne s'améliore que si la proportion de chaux n'est point supérieure à 18 ou 20 0/0.

La bière de Leipzig et Guillaume-Tell.

Les journaux allemands annoncent la mort de l'acteur Grantz, qui fut, de l'autre côté du Rhin, un des artistes dramatiques les plus populaires. Il était remarquable dans les rôles de « traîtres, » et avait l'art de soulever l'indignation et les colères du public berlinois. Mais c'est surtout dans le rôle de Gessler, de *Guillaume-Tell*, qu'il triomphait. L'impression de terreur qu'il y produisait était telle qu'un directeur put, il y a quelques années, faire une tournée dans toute l'Allemagne avec cette seule pièce.

Ce fut pendant cette tournée que Grantz fut, un soir, le héros d'une comique aventure. La troupe était à Leipzig, et la représentation attendue depuis plusieurs jours avait attiré une foule considérable. La salle était bondée.

Avant d'aller plus loin, il faut dire que Grantz aimait la bière plus que de raison, et qu'il se grisait parfois abominablement. Malgré cela, il avait toujours fait son service, et jamais son régisseur n'avait eu de l'inquiétude en le voyant en scène un peu ému. Il savait au contraire que Grantz avait presque besoin des excitations de la boisson pour arriver à produire tous ses effets.

La bière de Leipzig agit-elle plus vigoureusement que les autres? C'est possible. Toujours est-il que ce soir là, au moment de commencer la représentation, Grantz était absent, et qu'on fut obligé d'aller le chercher au cabaret voisin où il achevait de vider sa vingtième chope.

Lorsqu'il aperçut le régisseur qui, navré, levait les bras au ciel, Grantz eut l'air de reprendre tout son calme :

— J'y vais, dit-il froidement.

Et raide, majestueux, il alla s'habiller.

La représentation commença devant une salle muette d'attention admirative, et attendant patiemment l'entrée de Gessler.

Les deux premiers actes se passèrent sans incident ; puis le rideau se leva sur le décor de rochers et de forêts du 3me acte, pendant lequel Guillaume-Tell refuse de saluer le chapeau du bailli. Les chasseurs et les montagnards, indignés de la conduite du gouverneur, entourent Guillaume-Tell et l'approuvent hautement, tandis que des soldats essaient de s'emparer du célèbre archer.

Tout-à-coup, apparaît le gouverneur. L'attention de la salle est intense. Grantz paraît en effet sous le costume de Gessler, entouré d'hommes d'armes et de valets. Les yeux brillants, presque hagards, sa voix altérée comme celle d'un homme exaspéré, ses gestes, ses moindres mouvements, pareils à ceux d'une bête fauve, produisent une profonde impression sur le public.

Et Gessler marchant sur Guillaume-Tell d'un pas saccadé, lui demande d'une voix sifflante presque haletante, pourquoi il a refusé de saluer le chapeau.

Tell répond qu'il n'a pas eu l'intention d'offenser le gouverneur.

Et tout le monde de frémir lorsqu'on entend Grantz demander à Tell combien il a d'enfants. — Deux, répond Guillaume. — Quel est celui que tu aimes le mieux? reprend le tyran. — Je les aime également. — Soit, tu vas à l'instant placer un de tes fils à 100 pas ; mets-lui une pomme sur la tête et lance une flèche sur cette pomme. Si tu ne l'enlèves du premier coup, tu es un homme mort !

Tell implore vainement la pitié du tyran ; Gessler semble demeurer impitoyable.

Mais, ô surprise ! l'artiste, qui a ce soir-là la bière tendre, et que cette scène a réellement ému, se sent prêt à pleurer, et c'est comme à regret qu'il somme encore une fois l'archer de s'exécuter.

Guillaume-Tell s'écrie alors : « Tirer sur mon enfant !... Monseigneur, ayez pitié de moi !... »

Les spectateurs attendris attendent la fatale réponse : Gessler doit, à ce moment-là cueillir une pomme pour la remettre lui-même à Guillaume-Tell.

Grantz marche, en effet, vers le pommier et arrache une pomme d'un geste fébrile. Mais, au lieu de s'avancer menaçant et terrible sur le rebelle, il s'arrête, il hésite ; il tourne cette pomme dans ses mains d'un air apitoyé.

Enfin, à la stupéfaction de tous, acteurs et spectateurs, il la rejette dans les coulisses, tombe sur un rocher, et se met à pleurer à chaudes larmes : — « Non ! gémit-il, je ne saurais ordonner une chose aussi cruelle ! Rassure-toi, Guillaume !... Rassurez-vous tous... Mes amis, mes frères... Je vous fais tous libres... Embrassez-moi, et allons boire une chope ! »

On juge de l'effarement général !

Les artistes s'enfuient dans les coulisses ; le public debout, stupéfait, demande ce qui se passe.

Enfin, la toile se baisse, pendant que Gessler continue à pleurer et à demander pardon à la Suisse, et que le malheureux régisseur, désespéré, s'écrie : « J'étais sûr que la bière de Leipzig nous jouerait un mauvais tour ! »

(Petit Parisien.)

LA VACHE DE M. RENAUD.

VI

Ce fut Fontaine, dont le bras était presque guéri, qui reçut le bonhomme.

— Tiens, c'est vous, père Padois ? fit le petit bossu en réprimant à grand'peine un sourire.

— Oui, mon gars, c'est moué... Où-sq'est monsieur l'recteur ?

— Il est à Saint-Brieuc, mais il sera ici ce soir.

— Ce souer... Tant mieux ! car y m'faut eune messe dès d'main et core d'aut' messes après.

— Des messes pour vous ! dit Fontaine avec un sérieux imperturbable. Je ne vous savais point si dévot !... Quelle mouche vous a donc piqué, père Padois?

— Queue mouche, mon gars ! Brrr ! n'm'en parle pas ; j'en *trembelle* core quand j'y pense.

— Que vous est-il arrivé ?

— Y m'est arrivé que, pas pus tard que la nuit dernière, Véronique, ma défunte femme, m'a parlé comme j'te parle.

— Vous avez rêvé ça, père Padois.

— Nenni, mon gars, j'n'ai point rêvé... J'ai r'connu sa voix, qu'était ben eune voix d'l'aut' monde.

Cette fois, malgré tous ses efforts, Fontaine ne put retenir un éclat de rire.

— Tu ris, reprit le bonhomme, qui était loin de partager la gaieté du petit bossu... Si t'avais été à ma place, tu n'aurais point ri, mon gars.

— Racontez-moi donc ça, père Padois.

— Hier au souer, d'vers ménuit, j'ai été réveillé en sursaut par deux coups frappés, tout près de mon lit, à la cloison de l'étable... Deux coups ben secs... deux coups donnés, ben sûr, par la main d'un *esquelette*...

— Qui qu'est là? que j'ai dit.

Et j'ai entendu eune petite voix mourante qui disait comme ça :

— C'est moué, Véronique, ta femme.

— Qué qu'tu veux? que j'y ai demandé en tremblant comme la feuille.

Et la même petite voix mourante a répondu :

— Je veux qu'tu donnes la *Rousse* pour qu'on m'dise des messes.

— La *Rousse?* interrogea Fontaine, qui jouait son rôle à merveille, qu'est-ce que c'est que la *Rousse?*

— La *Rousse*, mon gars, c'est ma pus belle vache... eune vache qui vaut vingt pistoles comme un sou.

— Diable! C'est une somme!

— C'est criant, quoi!... Et eune femme que j'ai si ben soignée! Eune femme à qui je ne refusais ren!... Un tas d'affaires sucrées à tous les r'pas... des manières de crêmes... Sans compter les p'tites boulettes de viande crue qu'elle avalait sans *plâcher*(1). O m'a coûté les yeux d'la tête, quoi!... Et dire que tout ça n'a servi d'ren!... O n'pouvait pas s'guéri, o crachait sa *courée* (2)... Je n'regrette point l'argent qu'j'ai dépensé, c'est seulement pour dire qu'o devrait ben m'laisser tranquille, à c't'heure qu'olle est morte, et n'point v'ni m'prendre la *Rousse*, ma pus belle vache... Eune berbis aurait aussi ben fait l'affaire...

— Vous en parlez à votre aise, vous, père Padois; mais si vous étiez dans le purgatoire...

— Tu crois qu'olle est dans l'*prucatouère?*

— Dame, père Padois, si elle était au ciel, elle n'aurait plus besoin de prières.

— C'est vrai; tu as raison... Seulement c'est ben d'sa faute si olle est dans l'*prucatouère*... Olle était si mauvaise!... O m'a fait queuqu'fois ben du *deu* (3), mon gars.

— Eh bien! il faut la laisser dans le purgatoire.

— Tu parles ben, toi; mais o r'viendrait, toutes les nuits, m'faire mouri d'frayeur... Je n'te mens point : j'en ai pus peur que du *diâbe*... Non, j'aime core mieux donner la *Rousse*... D'ailleurs j'l'a z'ai amenée, olle est à la porte du *prosbytère* et je n'la remmenerai point... Seulement tu diras à monsieur l'recteur qu'y peut ben chanter eune bonne grand' messe, car la vache que j'li donne est eune bonne vache.

Le soir, à son retour, en apprenant qu'on lui avait amené une vache, l'abbé Renaud se montra très surpris et ensuite très contrarié.

— Ma parole d'honneur! s'écria-t-il, en haussant les épaules, ils ont tous perdu l'esprit, avec leurs revenants... Demain matin, j'irai trouver le père Padois pour lui dire que je ne veux point de sa vache.

— Mais puisque sa femme, la défunte Véronique, lui a dit de la donner, hasarda Victoire. On doit toujours respecter la volonté des morts.

L'abbé Renaud leva de nouveau les épaules.

— Vous ne croyez donc pas que les morts reviennent? reprit la servante.

— Je crois que Dieu est grand et que sa puissance est infinie.

— Eh bien! alors, pourquoi le bon Dieu ne permettrait-il pas que...

— Tu m'ennuies! interrompit l'abbé impatienté. Je te répète que le père Padois a perdu l'esprit... et toi aussi...

Fontaine, le rusé petit bossu, riait dans sa barbe, et se gardait bien de dire son opinion sur les revenants.

Le lendemain matin, après sa messe, M. Renaud se rendit chez le père Padois, mais celui-ci refusa d'entendre les raisons que lui donna l'abbé.

A tout ce que le prêtre lui disait, le bonhomme se contentait de répondre :

— La femme le veut, monsieur l'recteur, la femme le veut.

— Eh bien! fit l'abbé à bout d'arguments, reprenez votre vache et je dirai des messes pour rien.

— Nenni, monsieur l'recteur, je n'la r'prendrai point... J'connais trop ben Véronique; olle était entêtée comme un mulet... Dès ce souer o r'commencerait son jeu... Non, la *Rousse* est sez vous et olle y rest'ra.

L'abbé Renaud fut donc forcé de faire taire ses scrupules et de garder la vache.

Victoire était heureuse : elle avait une vache. Deux fois par semaine, les manches retroussées et la figure épanouie, elle barattait avec ardeur le lait de la *Rousse*, qui donnait du beurre d'une finesse et d'un goût exquis. La vieille servante était tous les jours d'une humeur charmante... ce n'était plus du tout la même femme. Elle fredonnait, maintenant, du matin au soir en faisant son ménage, ou causait avec Fontaine, qu'elle avait fini par prendre en amitié.

Cette amitié pour le petit bossu lui était venue à la suite de cette réflexion qu'elle avait faite, — sans pourtant se douter de rien, — que Fontaine devait être pour quelque chose dans tout ce qui arrivait à son recteur. Croyant sincèrement à l'heureuse influence des queues de lézards et des cordes de pendus, la bonne femme se disait qu'après tout les bossus, eux aussi, pouvaient bien porter bonheur.

Victoire voyait donc approcher avec chagrin le moment où Fontaine, dont le bras était guéri, quitterait le presbytère.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? dit-elle un jour à l'abbé Renaud.

— Non, Victoire.

— Eh bien! vous devriez garder le petit bossu ici. Votre sacristain est vieux et malade, Fontaine pourrait l'aider et, plus tard, le remplacer.

Le soir même, l'abbé Renaud soumit à Fontaine le projet de Victoire et n'eut pas de peine à le décider à rester au presbytère.

— J'accepte, monsieur le recteur, dit le petit bossu. Avant mon accident, ajouta-t-il avec un sourire, je *sonnais* du biniou pour faire danser les garçons et les filles au noces villageoises; ici je sonnerai les cloches pour appeler les fidèles aux offices... Sonnerie pour sonnerie, celle-ci vaut bien l'autre.

Inutile, je pense, de dire qu'à Trévernan les revenants continuent, de loin en loin, à faire parler d'eux et à effrayer les gens.

Chose assez curieuse : Nogaret, ce poltron de Nogaret, qui n'a pourtant jamais rien vu ni entendu, est peut-être de tous le plus effrayé.

L'abbé Renaud se montre toujours très contrarié quand on vient lui raconter des histoires de l'autre monde et le prier de dire des messes pour des âmes en peine. Cependant, ce qui le console, c'est qu'il peut soulager les misères de bien des vivants avec l'argent que lui rapportent les morts.

LÉOPOLD SABOT.

(1) Mâcher.
(2) Poumons.
(3) Chagrin.

Un Suisse qui a su faire.

Un de nos compatriotes, qui avait été employé pendant de longues années dans un grand commerce de charcuterie, à Paris, songea enfin à s'établir pour son propre compte. Mais, son installation achevée, il ne tarda pas à se convaincre, à ses dépens, combien la tâche de créer une clientèle est ingrate et difficile.

Cependant, le nouveau charcutier ne se découragea point. Il avait appris à connaître son public; il en savait tous les caprices, tous les côtés faibles; il avait pu se convaincre maintes fois combien ce qui est nouveau a de succès chez les masses, en France tout particulièrement.

Une idée lumineuse lui vint subitement à l'esprit; — et cette idée devait faire sa fortune.

Il annonça à grand fracas, dans les journaux les plus courus de Paris, que dans la provision de saucisse fraîche, mise chaque jour en vente chez lui, se trouverait une pièce de 5 fr. en or, qui y serait mise en présence d'un agent de police du quartier.

Chaque jour donc, la pièce était introduite dans le tas de chair hachée destinée à la saucisse, qui s'arrangeait ensuite en hautes spirales près des vitrines et bien en vue des passants.

Ce moyen, aussi ingénieux qu'original, réussit au-delà de tout ce que notre charcutier avait espéré. Dès le lendemain de la première annonce, on fit queue dans sa boutique; tous les matins la provision de saucisse était augmentée, et le soir, il n'en restait pas une once sur le marbre blanc du comptoir.

Il va sans dire que chaque client